

Hommage à Tomás Milián Ciao, Compañero !

Apolline Caron-Ottavi

Cinéma et théâtre : abattre les murs

Number 182, May–July 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85572ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron-Ottavi, A. (2017). *Hommage à Tomás Milián : Ciao, Compañero !* *24 images*, (182), 41–41.

Hommage à Tomás Milián

CIAO, COMPAÑERO!

par Apolline Caron-Ottavi

Le 22 mars dernier, Tomás Milián est mort. Bien qu'il ait ses admirateurs fervents, il n'est pas aussi connu qu'il devrait l'être, y compris dans les rangs cinéphiles, et ce malgré une filmographie de près de 100 films tournés sur près de 50 ans. Et pourtant, quel acteur ! Si j'avais déjà vu Milián dans *Le bel Antonio* ou *Identification d'une femme*, mais alors sans le connaître et donc l'identifier, c'est grâce à ses westerns spaghetti que je l'ai véritablement découvert : une rencontre de cinéma comme on en fait de plus en plus rarement, une fois passées les premières années avides de sa vie cinéphile.

Né au sein de la grande bourgeoisie cubaine le 03/03/1933 (l'acteur, qui n'était pas des plus modestes, avait sûrement vu dans cette date exceptionnelle un signe de grâce), celui qui se nomme alors Tomás Quintín Rodríguez émigre aux États-Unis trois ans avant la Révolution cubaine. Il intègre le prestigieux et très sélectif Actors Studio de Lee Strasberg et débute sur les planches. Mais le hasard des rencontres le mène finalement en Italie, où se déroulera l'essentiel de sa carrière. Malin comme un singe, il se fraye un chemin parmi les talents de l'époque. Il devient un proche de Visconti (il avouera lui-même avoir joué auprès de celui-ci, par opportunisme, un rôle de bouffon, trait de caractère que l'on retrouve d'ailleurs chez plusieurs de ses personnages) ; il tourne également avec Mauro Bolognini, dont le scénariste est alors Pasolini, ainsi qu'avec d'autres auteurs en vue, et côtoie donc les grands acteurs français et italiens du moment, de Jean-Paul Belmondo à Claudia Cardinale en passant par Anna Karina, Marcello Mastroianni, Romy Schneider ou Vittorio Gassman.

Puis vient le temps du cinéma de genre, dans lequel l'acteur insatiable s'engouffre et s'en donne à cœur joie. Des comédies et des thrillers mais surtout les westerns, dans lesquels il est abonné aux personnages de Mexicains. Milián les incarne avec maestria, laissant libre cours à son intensité, son talent humoristique et ses expressions outrancières. Il brille face à Lee Van Cleef ou Gian Maria Volontè dans la sublime trilogie de Sergio Sollima : *Colorado*, *Le dernier face à face* et *Cours, homme, cours*. Dans le premier et le dernier volet, il tient un rôle taillé sur mesure pour lui : Cuchillo le paysan un peu voleur et plutôt lâche au premier abord, qui se révèle finalement plein d'ingéniosité et

de courage. Un personnage picaresque et très attachant, auquel l'acteur donne une dimension universelle.

La première fois que j'ai vu jouer Tomás Milián dans *Colorado*, son caractère cabotin et son jeu excessif m'ont agacée. Mais il ne fallut que quelques minutes pour que cet état se transforme en fascination. Il faut reconnaître que Tomás Milián était incroyablement beau. D'une beauté à la fois ténébreuse et lumineuse, masculine et féminine. Son regard noir, bordé de longs cils, était même relevé par un maquillage très marqué dans de nombreux films. Mais c'est surtout la beauté intrinsèque qu'il a offerte à ses héros, qui est admirable : il a su leur inculquer un souffle de liberté, de révolte, d'anarchie et de dérision profondément exaltant. Il malmenait d'ailleurs pour cela son visage si bien dessiné, le déformant sous les grimaces et les mimiques, transmettant des émotions changeantes à tout instant, alliant pitié et poésie, inconséquence et gravité. Il parvenait à se rendre méconnaissable d'un film à l'autre, doté d'un don de transformation digne de Peter Sellers. Citons encore, parmi les grandes interprétations de Milián dans des westerns, l'étranger revenu d'entre les morts de *Tire encore si tu peux* (Giulio Questi), le paysan politisé malgré lui de *Compañeros* (Sergio Corbucci), le guerillero de *Tepepa* (Giulio Petroni). Être en deuil de Tomás Milián, c'est être aussi en deuil du magnifique Cuchillo et de tous ces personnages auxquels il a donné une existence propre.

Milián se consacre ensuite essentiellement à deux personnages récurrents devenus cultes en Italie : Monnezza le voleur et Nico Giraldi le flic douteux, dont il écrit souvent lui-même les répliques mémorables en jargon populaire. Il participe également à des films plus atypiques comme *The Last Movie* de Dennis Hopper et retourne au cinéma d'auteur avec notamment *La Luna* de Bertolucci ou *Identification d'une femme* d'Antonioni. Puis il revient aux États-Unis, où il apparaît régulièrement, et jusqu'à un âge avancé, au théâtre et à l'écran (entre autres dans *Havana* de Pollack, *The Yards* de Gray, *Traffic* de Soderbergh).

Alors maintenant, en attendant de découvrir les nombreux autres individus auxquels ce grand acteur a donné vie, disons-le dans un mélange d'italien et d'espagnol de circonstance : *Ciao, Compañero!* 24



© Copyright Filmamerica (photo Giulio Petroni)